

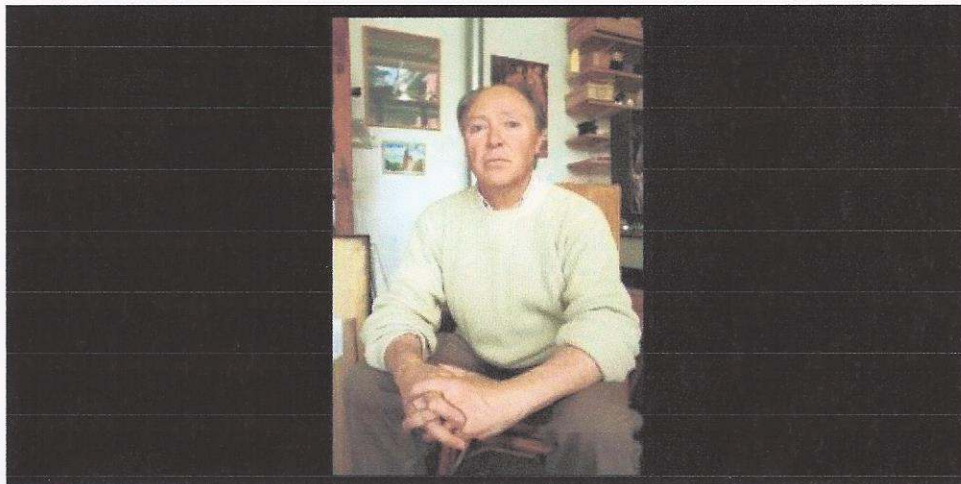
La Libre.be



(http://www.lalibre.be/page/abonnement-lalibre-saint-nicolas?utm_source=LLB&utm_medium=lbxlin&utm_campaign=saint-nicolas)

Jephan de Villiers reconquiert l'essentiel

ROGER PIERRE TURINE Publié le mardi 25 mars 2003 à 00h00 - Mis à jour le mardi 25 mars 2003 à 00h00



ARTS VISUELS S'il expose le fruit de ses recherches plastiques depuis quelque trente- cinq ans, Jephhan de Villiers s'est réellement composé une identité plastique en découvrant, au hasard d'un séjour chez des amis, les trésors forestiers des environs de Boitsfort. *«Il y a peut-être eu, nous disait-il, une succession d'étapes et de moments qui, maintenant, me paraissent logiques.»* Né en France dans une famille aristocrate, Jephhan doit à une prime éducation d'enfant souvent malade un premier contact privilégié avec la nature. Celle du grand jardin versaillais d'une grand- mère *«extraordinaire et très cultivée»*, attentive à communiquer à son petit-fils le goût de la musique, de la poésie, du dessin, de l'environnement... *«Je me souviens du petit poème, du dessin qu'elle me quémandait chaque soir... Elle m'a ouvert au monde des sensations. Dans son jardin déjà, je ramassais des feuilles. J'avais une enfance solitaire et je m'inventais des espaces... Celui, par exemple, d'un arbre majestueux qui me fascinait.»*

Adjonction anonyme dans l'ensemble d'une auguste demeure aux découpes mystérieuses, l'atelier de Jephhan de Villiers s'ouvre à son tour sur de hauts arbres d'un bel âge, ces anges protecteurs d'une ville qui sourd vingt- cinq mètres plus bas. Bric-à-brac d'artiste loin d'être désordonné, il est ce lieu où notre collecteur de mémoires préserve et conserve, jusqu'à plus ample utilisation, le fruit de ses trouvailles. Dans cet univers empli d'inattendu, la rencontre prend des accents intimistes. *«Avec ma grand-mère, nous écoutions les concerts à la radio et je devais reconnaître les compositeurs à l'antenne. A la clef, deux récompenses: une place pour assister avec elle à un vrai concert public ou une promesse d'être de la prochaine ouverture des grandes eaux de Versailles. Je lui dois le goût de découvrir.»*

Si Jephhan écoute toutes les musiques du monde, le temps lui manque pour la lecture. *«Je travaille souvent la nuit et je me lève tôt le matin. Ce travail est une nécessité pour moi. J'ai l'impression que j'y trouve un état intérieur qui m'éloigne de certaines inquiétudes et me donne du bonheur.»*

Ayant acquis un vieux moulin à eau de 1780 en Charente-Maritime, le sculpteur se partage entre sa forêt et la Gironde, où il ramasse ces bois flottants qui donnent une nouvelle dimension à son entreprise. *«Je me suis jeté à l'eau!»* sourit-il. Autour de nous, ces bâtons du vent, ces effigies de feuilles et de brindilles, ces ours, ces oeufs, ces écritures, signature indélébile de l'enfant des campagnes reconverti en sculpteur d'essentiels. *«J'aimerais dire que mon travail s'accomplit malgré tout. Malgré les inquiétudes, les renoncements, le pas à pas... Il y a une évolution, peut-être lente, mais j'aime cette archéologie de la terre, j'aime prendre le temps nécessaire pour découvrir et revenir de ses voyages, et puis les choses se font.»* *«Ma manière actuelle de travailler est proche des expériences enfantines. On creusait, ça se passait sous la terre avec, fabuleuse, la découverte d'une civilisation imaginaire... J'ai l'obsession des fragments de mémoire qui reviennent. La forêt m'est une nécessité. Celle de retrouver certains arbres. Celle d'un besoin de solitude. Celle d'une essence des choses qui nous échappe de plus en plus... De plus en plus souvent, des écoles viennent me voir et les questions que les enfants me posent sur le travail, sur cette quête de la terre sont merveilleuses, émouvantes, et je garde précieusement ce qu'ils me dessinent ou m'écrivent. Les enfants m'apprennent énormément. L'un d'eux m'avait écrit: «Protéger la forêt: y a du boulot!»* Si son métier, c'est être un sculpteur, avec Jephhan de Villiers l'entreprise apparaît résolument marginale. D'un voyage à Long Island, aux Etats- Unis, il a ramené d'étranges carapaces de limules, dont l'espèce remonte à 300 millions d'années, soit avant les dinosaures: pour l'artiste, celles-ci symbolisent toute la mémoire du monde. Mémoire encore que ce grand champignon des arbres trouvé sur le sol cinq ou six ans après sa découverte sur son tronc de hêtre... *«Jamais je n'arrache ou ne découpe quoi que ce soit. Je ramasse, c'est tout.»* Parmi ses créations, il y a ces ours énigmatiques, enveloppés et surmontés d'effigies. Qui connaît l'art africain songera aux fameux boli du kono Bambara. Quand il a composé ses «ours», de Villiers ignorait l'existence de ces boli, d'où sa question: y aurait-il une mémoire collective intérieure? *«Je n'avais aucune connaissance des arts primitifs et pourtant... J'ai surtout l'impression de ne pas avoir choisi ce que je fais. Avec la terre, ne retrouve-t- on pas automatiquement un peu de ce sacré qu'on a tant perdu? Tout est là, ça se passe tout seul, ce sont des matériaux qui se rencontrent. Je suis*

fasciné par les rencontres avec gens et choses. L'espérance, aujourd'hui, est difficile, et pourtant j'aime ce mot. Ma grande chance: l'étonnement que je retrouve chaque matin. La terre, c'est magique!» Dans son actuelle exposition, ces qualités de quête, d'émerveillement, de rencontre, de mémoire sont là... Cueillons-les sans rien abîmer.

© La Libre Belgique 2003

J'aime < 70k

Suivre @lalibrebe

 Suivre 1 001

Suivez l'actualité où que vous soyez avec nos applications mobiles

<http://www.lalibre.be/page/mobile>